

# Un héros de la Vénérerie **SANS PEUR** **CHIEN D'ORDRE**

par le comte Henri de Vibraye  
dessins de Xavier de Poret



## **SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE**

En l'an de grâce 1898, au fond de la cour des communs d'un château du Berri, par une matinée pluvieuse de février, une lice de la race dite du Haut-Poitou mettait bas une portée de petits chiots à la robe blanche tachetée de noir et de feu. Comme il y a partout, hélas, beaucoup d'appelés et peu d'élus, on ne laissa à la mère que quatre de ses enfants.

La lice était née près de Poitiers. Elle était l'élève d'un maître d'équipage qui chassait en forêt de Moulière et dans les environs. C'est là que M. de Naudechay, propriétaire du château du même nom, l'avait achetée peu d'année auparavant, pour chasser les «grands animaux» alors assez nombreux en Berri et aussi les chevreuils qui y abondaient. Car M. de Naudechay, tel Nemrod, était un grand chasseur devant l'Eternel.

Au château ou plutôt au chenil du château, venaient au monde chaque année plusieurs familles de jeunes chiens. Seuls les plus beaux élèves étaient conservés. Au moment du sevrage, on les envoyait dans des fermes que possédait M. de Naudechay dans le Poitou. Ils

étaient, un an après, ramenés chez lui où, après quelques mois de dressage, ils entraient au grand chenil. S'ils étaient trop nombreux pour la remonte annuelle, ils étaient vendus à des maîtres d'équipage, voisins ou non.

Quoi qu'il en soit, les quatre enfants et la mère composaient une petite famille destinée à vivre des jours heureux. La lice était bonne mère. Le petit chenil où elle logeait se composait d'une maisonnette bien garnie de paille souvent renouvelée et d'une petite cour ensoleillée, entourée d'une grille qui permettait de voir tout ce qui se passait aux alentours. Cette courette donnait en effet elle-même sur la grande cour des communs où circulaient sans cesse d'autres chiens, des chevaux, des hommes, et aussi des femmes et des enfants. On entendait parfois le fracas, formidable aux jeunes oreilles, des trompes de chasse. Les petits toutous s'habituaient sans peine à cette musique parfois grave, mais si souvent joyeuse, quoi qu'en ait dit Alfred de Vigny. C'était le présage de l'avenir de veneurs qui serait celui des quatre enfants qui venaient de naître. Ceux-ci entendaient aussi à différents moments de la journée, et toujours le soir, le chant si prenant des chiens du grand chenil.



Les Messieurs du château, le père et ses fils, deux grands jeunes gens déjà, les serviteurs et surtout le personnel des écuries et du chenil, venaient souvent voir les élèves. Ceux-ci étaient ou allaient être assez nombreux, car plusieurs mères avaient mis bas et d'autres naissances étaient attendues.

M. de Naudechay était de taille moyenne, plutôt petit, mais bien pris, large d'épaules, avec les jambes sèches et les cuisses plates du cavalier né. Encore blond malgré la cinquantaine passée, ses yeux clairs disaient son énergie et sa droiture. Ses gestes étaient nets. Sa démarche était ferme et sa voix de celles auxquelles les chiens -et aussi les hommes- obéissent vite.

Il venait souvent visiter les petits chenils, parfois accompagné de son fidèle piqueux Rauguillert. Mieux que personne il connut en quelques jours chacune des petites boules vivantes qui frétilaient autour de la mère. Quant aux jeunes gens, ils venaient sans cesse regarder, tripoter et caresser les quatre petits qui nous intéressent. La chienne, un peu inquiète cependant, les laissait faire. Bonne nourrice, elle élevait facilement les quatre nourrissons qu'on lui avait laissés. Il faut dire qu'elle était entourée de bons soins, bien nourrie elle-même et choyée de toutes façons.

La petite famille grandit vite. Au bout de quelques semaines seulement, les jeunes chiots pouvaient déjà, quand on leur ouvrait la porte, se promener en liberté dans la cour des communs, sans toutefois s'éloigner par trop de la maman.

Dès que les petits furent âgés de trois semaines, M. de Naudechay, accompagné de Rauguillert, vint les examiner soigneusement un à un et leur choisit des noms. Les chiens nés la même année portaient toujours des noms commençant par la même lettre. La lettre de cette année-là était la lettre S. Un à un les petits chiots étaient, si l'on peut dire, baptisés. Ceux qui ont l'habitude des chiens ont vite fait de s'y reconnaître entre les petits d'une même portée, si semblables qu'ils puissent paraître aux non initiés. Il n'avait été gardé que deux mâles et deux femelles, tous tricolores, c'est-à-dire que sur une robe blanche étaient semées des taches noires et couleur de feu dont les dimensions et les formes étaient variées. On cherche toujours, dès leur naissance, les chiots bien marqués. Ainsi tous quatre avaient ce que nous appelons le manteau et que les Anglais appellent la marque de la selle. Ce manteau était noir, bordé de feu par endroits.

Déjà accoutumés à la société, les petits chiens faisaient des frais. L'un d'eux avait l'air si hardi, si déluré, portait son petit «fouet» si droit que M. de Naudechay s'écria :

«Ce petit-là a l'air si brave! On l'appellera Sans Peur.» Nous verrons qu'il fut également sans reproche. Son unique frère fut appelé Sans Façon et justifia son nom par une tendance marquée à l'indiscipline. Leurs deux sœurs furent nommées Sonate et Symphonie. Et elles eurent, en effet, des voix charmantes...

Qu'elle était agréable la vie de famille à Naudechay! Mais il ne peut y avoir que de beaux jours! On ne peut passer son temps à s'amuser. Il faut toujours quitter la douce maman nourricière et apprendre à vivre.

Une fois sevrés, les petits restèrent encore un peu «au château» comme on disait, nourris copieusement de soupe composée de lait et de farine d'orge, puis bientôt d'un peu de viande de cheval bien bouillie. Mais il n'y avait plus que deux repas par jour. Comme c'était donc ennuyeux de ne plus pouvoir téter lorsqu'on en avait envie! Encore ce temps de préparation dura-t-il peu car, vers la fin de mai, un grand changement allait se produire dans la vie de notre héros. Premier départ, première séparation :

«C'est la vie», dit sa mère en lui léchant le nez pour la dernière fois...

Tels les jeunes gens du Moyen Age qui passaient quelques années dans une autre famille que la leur, Sans Peur fut envoyé dans une famille, modeste il est vrai de Vendée, pays où l'élevage des chiens est resté de tradition. C'est à la métairie de Champdolent, propriété de M. de Naudechay, que le jeune chien allait passer les quelques mois qui, pour lui, constitueraient le passage de l'enfance à l'adolescence.

Grand changement pour quelqu'un de si jeune que se trouver au milieu d'étrangers, dans un pays inconnu. Pour l'odorat sensible et déjà éveillé d'un jeune chien, quelle différence avec le cher parfum du Berri! Aussi Sans Peur fut-il, malgré son beau nom et son âme fière, un peu intimidé par les nouvelles figures qui l'entouraient et par le genre de vie qu'on menait autour de lui. D'abord, peu de camarades, et aucun de son âge avec qui jouer! Juste un gros chien de vaches «Gardien», au poil hirsute, brunâtre, sale, sentant fort et qui détournait la tête d'un air ennuyé quand on voulait jouer avec lui! Avec cela ne parlant pas la même langue que lui... Rien de ce beau parler clair des frères de Sans Peur, de sa mère et de tous les grands de là-bas! Un patois traînant, rauque plutôt que sonore... Quelle différence! Enfin n'avoir qu'un seul camarade au lieu des nombreux amis de Naudechay...

La maison du fermier semblait bien médiocre et ses alentours bien négligés après le château et ses dépendances bien tenues. Champdolent était une longue maison basse, au toit presque plat couvert de tuiles rondes dont la couleur variait du jaune clair au brun foncé en passant par un rose pâle. Le logement du fermier et de sa famille était prolongé par l'écurie des chevaux et le poulailler. A peu près en face se trouvaient l'étable des vaches, celle des bœufs, la porcherie et un vaste hangar. La cour, pouvait-on appeler cela une cour... était une étendue inégale vaguement empierrée par endroits, de forme irrégulière, nullement close, encombrée par un grand tas de fumier d'où s'écoulait un ruisseau de purin qui, lorsqu'il pleuvait, remplissait le chemin d'accès de la ferme. Les cours si propres, les allées sablées de Naudechay étaient bien loin! Tout cela n'était pas très réjouissant quand on pense que notre jeune ami était en même temps et brusquement séparé de sa chère maman, de son frère et de ses sœurs, de Rauguillert, de Monsieur, de tout ce qu'il connaissait depuis sa naissance, de tout ce qu'il aimait,

Mais à cet âge, on a l'heureuse faculté de s'habituer à tout et la nouveauté a toujours de l'attrait. Aussi, bien que différents de ce qu'il avait vu jusque là, êtres vivants et objets inanimés devinrent bientôt sympathiques au jeune élève.

Le fermier était un homme déjà âgé, ayant dépassé la soixantaine, ce qui ne l'empêchait pas de travailler. Les effets, fâcheux à la campagne, de la retraite des vieux, n'avaient pas encore retiré du culte de la terre ceux qui, nombreux, étaient, même âgés, aussi capables que beaucoup de jeunes de mener à bien les tâches rurales qui demandent autant d'expérience que de vigueur. Le père Guérineau, toujours le premier levé et le dernier couché, s'occupait spécialement du bétail, et dirigeait en outre tous les travaux exécutés par ses fils mariés et pères de famille eux aussi.

Sans Peur allait apprendre au milieu de la famille Guérineau ce qu'est la vie simple et saine de la campagne. Il s'émerveilla de voir le travail des bœufs, lents mais majestueux, lui qui n'avait jamais vu que des chevaux faire les travaux des champs. Six bœufs liés deux par deux et tirant une charrue dans de lourdes terres brunes lui parurent un spectacle extraordinaire. Il apprit du









père Guérineau la lente sagesse, la patience, la résignation et aussi l'opiniâtreté au travail. Ces vertus sont aussi nécessaires à un chien d'équipage qu'à tout autre être vivant.

Sans Peur était souvent attaché côte à côte avec Gardien. Parfois aussi on les laissait tous deux en liberté dans la cour. Ils causaient... Les deux chiens se comprirent bien vite. Le rôle principal de Gardien était de mener aux champs le bétail et de le ramener. C'était nouveau et très amusant de poursuivre dans les prairies des veaux indisciplinés et de les rentrer dans l'ordre. Les longues conversations qu'avaient ensemble les deux chiens étaient très profitables au plus jeune des deux interlocuteurs. Gardien était à la ferme depuis six ans. Aussi avait-il une grande expérience des bêtes et des gens. Sans Peur apprit de lui comment se conduire avec les uns et les autres, connus et inconnus. Il reçut des leçons de savoir-vivre entre chiens. Il sut bientôt se comporter non seulement avec des amis et des camarades, mais aussi avec des étrangers et même des ennemis: «On peut se tromper, disait Gardien, il ne faut pas toujours juger les gens sur la mine, mais il y a toujours dans la physionomie quelque chose qui ne trompe pas.» Nous avons dit que Sans Peur accompagnait Gardien dans son travail de chien de vaches -car, à la différence du Berri, les troupeaux de moutons étaient au contraire rares en Vendée.- Au cours des galopades magnifiques, des charges épiques qu'on avait à fournir pour venir à bout des récalcitrants, la voix de l'homme guidait Gardien qui en comprenait toutes les inflexions; elle lui indiquait toutes les évolutions, toutes les manœuvres nécessaires pour conduire où l'on voulait une douzaine de veaux d'un an, les plus difficiles à diriger. Cela aussi était une leçon précieuse pour le jeune chien. Il connut bientôt le sens de tous les commandements, et aussi les approbations, les blâmes, les félicitations ou les gronderies. Même on lui enseigna la mesure! Car s'il fallait parfois conduire à coups de dents une bête désobéissante, on devait se garder de la mordre profondément de peur de la blesser.

A la maison même, le disciple de Gardien sut bientôt, comme ce dernier, prendre part aux joies comme aux peines de sa famille d'adoption. Quand la mère Guérineau vint à mourir, Sans Peur sut, aussi bien que Gardien son mentor, témoigner de la tristesse et chercher par de discrètes caresses à consoler ceux qui étaient affligés, si bien que le père Guérineau lui dit: «Toi aussi tu comprends que j'ai de la peine, tu veux me l'adoucir; tu es un brave chien; apprend à supporter et à accepter les douleurs de l'existence...»

Sans Peur grandissait. Il avait déjà dépassé la taille de Gardien. Il courait bien plus vite que ce dernier. Chaque jour le trouvait plus ardent, plus avide d'espace, anxieux, sans cesse dans l'attente de sensations inconnues.

Voici qu'un jour, étant sorti avec Gardien, et laissant ce dernier rassembler les vaches pour la traite du soir, Sans Peur fut tenté par la fraîcheur verdoyante d'un bois voisin. Il partit au petit trot à travers les hautes fougères, interrogeant de son nez frémissant chaque coulée, chaque buisson. Soudain voici qu'une odeur spéciale, forte et pourtant délicieuse, lui parvient. Attentif il se met à suivre irrésistiblement la direction d'où lui vient cette étrange, nouvelle, attachante sensation. Tremblant d'émotion, la queue fouaillant de plaisir, il avance avec précaution, attiré invinciblement, les yeux brillants de joie... Un petit animal couleur de feu a bondi devant lui, à quelques pas. Sans savoir pourquoi, Sans Peur pousse un cri, mais d'une voix changée, et comme attiré par une force inconnue, bondit à son tour... La forme couleur de feu a disparu, mais en laissant un parfum inoubliable. Sans Peur galope maintenant en donnant de la voix d'une manière qui lui était jusque là étrangère. Ce ne sont plus les aboiements mais une musique rythmée, grave, vibrante. Sans Peur vient de lancer un chevreuil, de faire connaissance avec le «sentiment», ce mystère de l'odorat du chien de chasse. Il suit pendant un bon moment cette trace merveilleuse, éperdu de bonheur... Elle disparaît soudain, après être devenue plus intense. Le chevreuil a fait une «double



voie» et Sans Peur est «à bout de voie». A ce moment, il entend les appels mécontents du fils Guérineau en train de faire rentrer les vaches.

Encore tout ému, un peu honteux car il s'est écarté sans permission, il revient et retrouve le troupeau poussé par Gardien qui le considère sans aménité. Il est si troublé par la découverte qu'il vient de faire d'une volupté nouvelle, qu'il n'ose en parler à son vieux camarade. Il garde précieusement pour lui-même le souvenir de la première grande joie de sa vie.

Le fils Guérineau ne manque pas de raconter à son père ce qui s'est passé. Le père sourit et se tournant vers Sans Peur: «Je t'ai bien entendu, tu auras une fameuse gorge. Tu en verras bien d'autres quand tu feras «les grandes chasses!»

Les jours heureux passaient, passaient. Sans Peur n'avait que des amis à Champdolent. Il y avait maintenant un an qu'il en était l'hôte; il se sentait tout à fait de la famille. Hélas! tout passe...M. de Naudechay avait écrit. Le jeune chien allait avoir quinze mois. Il devait, trois mois plus tard, commencer à travailler de son vrai métier. Il faudrait qu'il fût rentré au chenil à la fin de juin pour pouvoir faire ses débuts en octobre, lorsqu'il aurait dix-huit mois. On commencerait son apprentissage: après une préparation d'un mois, avec ses jeunes camarades, le dressage se continuerait au grand chenil, avec les grands chiens. Que d'émotions en perspective! En attendant il fallait partir. Laisser de nouveau ceux qu'il avait appris à aimer: Champdolent et Gardien, le père Guérineau et sa famille, le vieux cheval, les bœufs, les vaches...quelle tristesse!

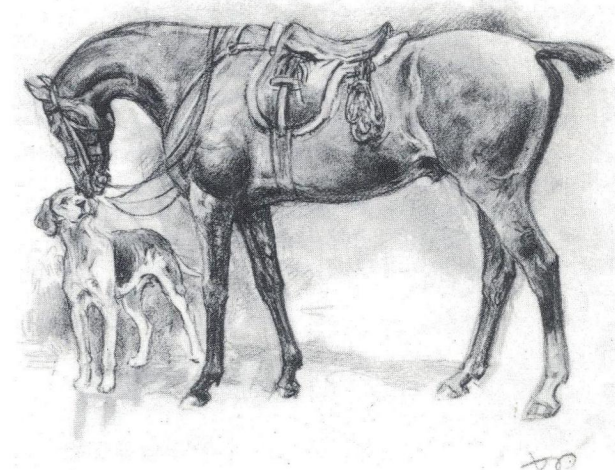
## LE TEMPS DES ETUDES

Le retour à Naudechay n'éveilla tout d'abord chez le jeune chien que de bien vagues souvenirs. Peu à peu, sans toutefois s'en apercevoir, son intelligence, sa curiosité toujours en éveil, sa mémoire cherchaient puis retrouvaient des images enregistrées naguère. Les couleurs, les sons, les odeurs surtout, lui rappelaient des sensations à peu près oubliées, les ravivaient. Les images, autrefois si vaguement imprimées dans son cerveau d'enfant, redevenaient des réalités. L'atmosphère d'autrefois se retrouvait dans celle du présent. Mystère du souvenir, indestructible passé.

Cette entrée dans le monde succédait à l'initiation qu'on ne reçoit que dans le livre de la nature. Tout avait été nouveau pour Sans Peur en ce premier printemps de son existence. Il avait vu la campagne se transformer chaque jour. Il en avait goûté les parfums changeants après n'avoir d'abord reçu que les odeurs familières de la niche et de la cour, ainsi que celles des animaux auprès desquels il vivait... et celles des hommes. Autant qu'un jeune chien peut le faire, il avait ensuite, à Champdolent, découvert le monde extérieur par ses yeux, par ses oreilles et surtout par son nez toujours en mouvement.

Sans Peur avait, nous l'avons raconté, pressenti sa carrière future, en éprouvant l'émotion si forte, si poignante, si délicieuse, que ressentent ceux de sa race en découvrant le sentiment du gibier. C'est un goût, un penchant naturel qui, comme chez les humains, devient vite une passion. Cette passion de la chasse, le «chien d'ordre» la partage avec l'homme. Elle rapproche l'un de l'autre. Elle a ceci de spécial qu'elle est artistique et désintéressée. On y découvre chez l'animal ce que les humains nomment l'«esprit sportif». Car cette passion

de la chasse, ce délice de la poursuite, n'a rien de commun avec l'appétit, le besoin de manger qui caractérisent l'instinct de la chasse chez les animaux sauvages et les chiens mal nés. Elle est un luxe. Un «chien d'ordre» chasse pour le plaisir, comme son maître. Ce plaisir, l'homme en a fait pour lui-même et pour son collaborateur à quatre pattes, un art et une science, ou plutôt une science qu'il faut appliquer avec art: une science, savoir discerner entre mille et choisir à bon escient tel animal qu'on veut chasser, le «rembucher dans un mouchoir»; un art, se débrouiller au milieu des difficultés sans nombre et déjouer les ruses les plus habiles de l'animal poursuivi.



C'est aussi et surtout un plaisir et un jeu. Un jeu d'équipe, puisque, au cours de la chasse, on arrêtera un instant les chiens les plus adroits, les plus rapides, pour permettre aux moins bien doués de prendre part au «desport» ou, comme on dit aujourd'hui, au «sport»; jeu d'équipe, dis-je, puisque tous se rallieront à la parole du joueur de qualité (homme ou chien) qui aura démêlé la difficulté. Le joueur d'élite, le chef, d'équipe de la meute c'est «le chien de tête». C'est cela que va devenir Sans Peur.

Il y a dans ce jeu des règles qui laissent à l'animal pour suivi la faculté de se tirer d'affaire. Il court sa chance. Ce n'est pas pour le tuer et le manger que l'on court un cerf, c'est pour le prendre après une lutte passionnante qui met en jeu toutes les facultés. Une prise facile n'est pas intéressante: un bon cerf, comme en Espagne un bon taureau, est celui qui sait se défendre, avec cette différence que le cerf a beaucoup plus de chances pour lui que le taureau. En effet, contrairement à ce que croient les ignorants, un animal poursuivi pendant des heures et qui, à la nuit tombante, s'est réfugié dans un étang glacé où on n'a pas pu le rejoindre, en sortira lorsque tout le monde se sera éloigné et se remettra aisément. Il le prouvera en fournissant, s'il est attaqué de nouveau, une chasse plus difficile et plus dure que la première.

Cette passion artistique et désintéressée, Sans Peur l'aurait toute sa vie...Mais nous voilà bien loin du retour de notre ami à Naudechay.

En dehors de ces impondérables qui transforment un vague souvenir en une réalité vivante, il fallait que notre jeune chien s'adaptât à sa vie nouvelle de tous les jours, devenue une vie de société. Il en est pour un jeune chien qui entre au chenil comme pour le jeune homme qui entre dans une grande école. Que de craintes et d'étonnements tout d'abord, puis d'agréments et de joies lorsqu'on passe de l'état de jeune garçon à celui de grande personne.



Crainte ? Mais oui. C'est que dans un chenil comme dans toute école, il faut une discipline et un chef. Un chef puissant, juste et bon. Tel un piqueux de grand équipage, à la fois craint et aimé. Car la discipline et la justice doivent s'allier à l'affection. Et des chiens ne chasseront jamais bien avec un homme qu'ils n'aiment pas ou qui ne les aime pas : et c'est toujours réciproque. Un chenil est, à certains points de vue, une petite université où tout d'abord doit régner l'ordre. Ici le régent était Rauguillert que nous avons déjà rencontré. Il était de taille moyenne et d'allure assez vive. Ses gestes étaient peut-être un peu brusques et sa voix un peu rauque. Mais cette voix suffisait presque toujours à inspirer à elle seule le respect qu'on doit à un maître. Elle savait donner l'ardeur et le zèle dans les moments difficiles et ses nuances étaient vite connues. A l'appel de Rauguillert, un chien savait s'il avait bien ou mal agi, s'il devait courir ou s'arrêter, ou simplement venir à celui qui l'appelait. Pour les chiens comme pour les hommes ce qu'on appelle l'autorité tient du mystère. Tel homme d'aspect athlétique, à voix de stentor, n'aura jamais d'autorité sur une meute dont un petit homme frêle d'aspect, avec une voix douce, fera ce qu'il voudra. C'est que, comme un souverain, un piqueux doit d'abord être intelligent, puis adroit, moralement et physiquement.

Sans Peur sut bientôt distinguer toutes les nuances de la voix du chef. A son arrivée à Naudechay, il fut quelque temps à la petite classe, la classe préparatoire plutôt, où restaient deux mois au plus tous les jeunes de son âge. Il eut même l'honneur de quelques leçons particulières.

Certes, on l'avait déjà appelé maintes fois par son nom à Champdolent, mais il fallait maintenant apprendre à distinguer ce nom de tout autre, même au milieu d'une foule, même de très loin. Ensuite il était nécessaire de connaître un copieux vocabulaire, nouveau pour lui, apprendre la signification de quelques gestes. Les premiers éléments de tout cela lui furent donnés à l'aide d'un collier et d'une longe au cours des leçons particulières.

Chacun des camarades rentrés vers le même moment que lui à Naudechay reçut la même instruction. Après n'avoir été ensemble qu'en dehors des heures d'études, les élèves furent bientôt aptes à suivre des cours. Comme les jeunes gens au collège, on leur apprit à marcher deux par deux, avec la différence qu'ils étaient couplés, c'est-à-dire attachés par un court lien réunissant les deux colliers. C'était là une formation de caractère, car deux camarades n'ont jamais tout à fait la même allure, les mêmes curiosités, les mêmes... besoins. Bientôt toute la classe préparatoire sut respecter la discipline, réfréner sa mauvaise humeur, suivre sagement piqueux ou valet de chiens, qu'ils fussent à pied ou à cheval, comprendre les signes de la main armée ou non du fouet, avoir constamment les yeux fixés sur le chef, l'oreille tendue vers lui. Chacun sut distinguer son nom, même à une grande distance, apprit qu'au cri de «arrête !» il fallait s'immobiliser quoi qu'il advînt, qu'au commandement de «Derrière !» il fallait se ranger derrière l'homme qui donnait ce commandement ou derrière son cheval, que ce fût Rauguillert, ou le valet de chiens ou tout autre.

Comme personne n'est parfait, chacun dut connaître, ne fut-ce qu'une fois, la cuisante morsure du coup de fouet qui avait suivi la désobéissance. Cette arme, ce sceptre terrible, le fouet de chasse, ne devint bientôt plus pour les bons élèves qu'un signe d'autorité. Le claquement du fouet, même entendu de loin, voulait dire qu'il fallait s'arrêter puis revenir au chef.

L'heure des repas -il y en avait deux par jour- était attendue avec impatience et les préparatifs en étaient suivis avec attention. L'auge dans laquelle on servait la soupe était rangée, retournée, juste en dehors de l'enclos du petit chenil. A l'heure de la soupe, le valet de chiens, un simple gars du pays, qu'on n'appelait que par son prénom de Lucien, apportait l'auge au milieu de la courette. Puis il disparaissait vers un coin des communs d'où s'échappait une vapeur spécialement parfumée. Il revenait bientôt traînant une voiturette sur laquelle un gros baquet fumait, fumait. Tous les jeunes étaient alors envoyés «au banc», c'est-à-dire à la maison dont on fermait la porte. A travers celle-ci bien des oreilles anxieuses écoutaient, bien des narines humaient... Bientôt on entendait le bruit de la soupe qui tombait dans l'auge, versée à l'aide d'une sorte de grosse louche. Le piqueux se promenait de long en large pendant cette opération. La jeunesse frémissait d'impatience. Les uns grattaient à la porte, les autres se dressaient sur leurs pattes de derrière pour tâcher de voir par dessus. On entendait comme une rumeur d'espérance, venant du chenil fermé. «C'est encore un peu chaud,» disait le piqueux. «Ça ne refroidira donc jamais,» pensaient les jeunes chiens enfermés.

Des pas se faisaient enfin entendre, qui s'approchaient. La porte s'ouvrait et chacun de prendre son élan pour se précipiter, lorsqu'un bref commandement de «Arrête» faisait reculer les impatients jusqu'au fond du chenil. C'est que le repas tant attendu n'était pas distribué à la légère, au hasard des appétits ! Les délicats, les timides, ceux qui paraissaient maigres étaient appelés d'abord. C'étaient généralement des demoiselles facilement émues et quelques garçons peu hardis.

C'est là qu'il importait de bien connaître son nom ! Il n'y avait que huit élèves cette année-là, mais leurs noms se ressemblaient un peu, puisqu'ils commençaient tous par la lettre S. C'étaient : Sémillante, Sonate, Symphonie, Sans Peur, Sans Façon, Sénéchal, Solitaire et Sonneur. Aussi avec quelle attention on écoutait l'appel ! Le professeur aidait les élèves en les regardant et en les désignant du bout du fouet en même temps qu'il prononçait leurs noms. La magie émanant du fumet de la soupe apprenait bientôt à chacun à ne pas se tromper. Un à un les heureux appelés sortaient et allaient se ranger auprès de l'auge sans toutefois y toucher avant que le commandement de «Soupe» leur eût donné l'autorisation d'aller se régaler.

Sans Peur et Sans Façon, étant bien portants et vigoureux, n'étaient jamais appelés parmi les premiers.

- Mais ils ne vont rien nous laisser, disait Sans Façon toujours disposé à réclamer.

- T'en fais pas, répondait notre ami, tu sais bien qu'il y en a toujours pour tout le monde.

En effet Rauguillert jugeait bientôt que les premiers convives avaient pris assez d'avance alimentaire. Il en appelait d'autres, un à un, après avoir renvoyé «au banc» les précédents. Et l'appel attendu arrivait enfin : - Sans Peur, Sans Façon, soupe !

Par Saint Hubert ! qu'elle était bonne cette soupe... Pain d'orge et viande de cheval avec souvent quelques légumes. C'était gras, onctueux, parfumé... on se sentait ragaillardir en quelques instants. Lorsqu'enfin chacun avait reçu sa ration, individuelle si l'on peut dire, tous étaient une fois de plus renvoyés, mais au fond de la cour seulement. Lucien mettait alors dans l'auge ce qu'il restait de soupe dans le baquet. Puis au cri de «Aou, Aou, Aou...» tous étaient invités à se ranger en dehors du chenil dont on fermait la porte pour qu'il ne restât pas de traînard. Il fallait alors



patienter un moment les uns à côté des autres, à deux ou trois mètres de l'auge fumante, devant le fouet levé du piqueux. On devait rester sage et ...de bonne humeur. Celle-ci est la marque de la bonne éducation, surtout quand on est à table. Si quelque malotru grognait à son voisin ou faisait mine de le mordre, la touche infailible de Rauguillert le ramenait à l'ordre d'une manière qu'il n'était pas besoin de renouveler.

Le fouet du chef s'abaissait enfin et au commandement de «Soupe, soupe» tous ensemble cette fois se précipitaient sur les reliefs substantiels du festin. Le plat était bientôt nettoyé complètement.

Chacun pouvait ensuite boire à sa soif au réservoir toujours plein d'eau sous le robinet ouvert. Lucien lavait maintenant l'auge à grande eau, l'emportait sur une brouette et la rangeait, soigneusement retournée, sous un abri en dehors de l'enclos.

Quand tous les élèves furent bien «sous le fouet» et que la discipline la plus parfaite fut assurée, il arrivait que la cérémonie de la soupe se passât sur une pelouse à l'extérieur de la cour. L'auge était placée sur l'herbe et remplie comme au chenil. L'appel des noms se faisait de même, bien que les chiens fussent pratiquement en liberté. Le piqueux les exerçait à répondre de plus en plus loin à son appel. Ainsi quand le dressage fut tout à fait au point on put ranger les jeunes chiens à une dizaine de mètres de l'auge derrière laquelle se plaçait Rauguillert, fouet en main. A l'appel de son nom chacun venait manger sa part. Vous pensez qu'on connaissait son nom et que chaque geste, chaque intonation de voix furent vite gravés dans les mémoires.

C'est ainsi que, soit à la maison, soit dehors, on apprenait les bonnes manières, l'esprit d'équipe, la fraternité canine qui, pour n'être pas inscrite au fronton du chenil, devait régner et régner dans les cœurs.

Après les repas il y avait souvent promenade, sinon au moins récréation. Et l'on jouait de bon cœur les uns avec les autres, courant, sautant, se roulant, se poursuivant. Ah! les bonnes parties!

Sans Peur et ses camarades étaient maintenant emmenés presque tous les jours en promenade, précédés par le piqueux et suivis par le valet de chiens qui rappelait à l'ordre les retardataires. Il fallait alors, comme disent les moralistes humains, refréner ses passions, résister aux tentations...Car tout ce qu'on voit, qu'on sent, qu'on entend, peut vous induire en tentation. Le professeur, c'est Rauguillert que je veux dire, était tantôt à pied, tantôt à cheval. On connaissait bien son odeur à lui, mais si pour la promenade, il était monté, il fallait encore apprendre à distinguer celle de chacun des chevaux. Cela serait bien utile plus tard «quand on serait grand» et qu'ayant perdu la chasse, errant dans la campagne, on ne pourrait se retrouver qu'en «prenant la voie» du cheval du piqueux. Celui-ci en avait deux qu'il montait à tour de rôle. On eut bien vite lié amitié avec l'un et l'autre. On se disait boujour quand on se retrouvait, l'un abaissant son encolure pour frotter son nez contre le vôtre, tandis que pour faciliter ce baiser de paix on se dressait sur ses pattes de derrière.

Les études allaient être finies. De l'école on passait directement à la vie des grandes personnes. On entraînait dans le monde, on devenait membre de ce club important qu'est une meute, logée dans le grand chenil. Ce passage, cette étape si grave de la vie d'un jeune chien allait avoir lieu en septembre, un mois environ avant le début des chasses. Les jeunes auraient alors atteint à peu près dix-huit mois environ. Ces débutants -ils n'étaient, nous l'avons dit, que huit cette année-là- attendaient le grand jour de l'entrée à la meute avec autant d'impatience que d'émotion.

Avant de faire partie de la meute, d'entrer au grand chenil, chacun fut marqué sur le flanc d'un bel N majuscule rasé dans le poil, pour être reconnu si l'on venait à se perdre.

(à suivre)



Publié avec l'aimable autorisation des descendants du comte Henri de Vibraye.